

Enfin, un éclairage particulier est apporté par J.-C. Cassard sur le traitement dont a fait l'objet le haut Moyen Âge breton dans la bande dessinée, depuis les albums très conventionnels des années 1950 jusqu'aux planches militantes post-soixante-huitardes (p. 247-265).

André-Yves BOURGÈS

Stéphane MORIN, *Trégor, Goëlo, Penthièvre. Le pouvoir des comtes de Bretagne du XI^e au XIII^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'Emulation des Côtes d'Armor, coll. Histoire, 2010, 406 p.

Il a fallu bien du courage à Stéphane Morin pour mener à bien la thèse d'histoire du droit de l'université Rennes 1 dont est issu le présent ouvrage. Longtemps sous l'influence des analyses du grand historien régionaliste du XIX^e siècle Arthur de La Borderie (dont Marcel Planiol dénonçait déjà le « patriotisme puéril »), la géographie féodale bretonne représentait anachroniquement des circonscriptions territoriales immuables du début du XI^e siècle jusqu'aux Temps modernes. En outre, l'étude des institutions seigneuriales sur le littoral nord de la péninsule a souffert de la parcimonie des sources diplomatiques (une centaine d'actes pour la Bretagne septentrionale ; le double, avec la documentation extérieure) qui « a de quoi désespérer les chercheurs les plus téméraires ». Paradoxalement, le comté de Richmond, en Grande Bretagne, où s'est implantée la branche cadette de la famille comtale après la conquête de l'Angleterre, est mieux connu que ceux de Guingamp et de Lamballe. C'est pourquoi, la superbe enluminure du *Registre de Richmond* qui illustre la couverture du livre figure la donation de ce comté d'outre Manche à Alain le Roux par Guillaume le Conquérant. Passionné par la quête du « Vrai » (avec une majuscule, p. 9), afin de pallier les lacunes – tant spatiales que chronologiques – de la documentation, S. Morin s'est attaché, à confronter ces sources lacunaires avec les textes narratifs contemporains (Guillaume de Poitiers, Guillaume de Jumièges, Orderic Vital, Robert de Torigni), les chroniques ou la production hagiographique, mais aussi avec les « rares données de l'archéologie ». La ténacité et la minutie dont l'auteur fait montre dans cette entreprise constituent un bel hommage au professeur Hubert Guillotel dont S. Morin évoque délicatement la mémoire. Celui-ci, pour qui l'acribie était une sorte de marque de fabrique, est décédé précocement avant l'aboutissement de cette thèse. Il avait proposé en effet à son disciple de reprendre à nouveaux frais le « dossier des Eudonides », descendants d'Eudes, le frère cadet du duc de Bretagne Alain III († 1040).

Ces « effets de source » justifient l'adoption par l'auteur d'un mode d'exposition qui part de la synthèse pour se poursuivre par des analyses. La première partie intitulée « Le pouvoir politique d'un haut lignage de l'Occident chrétien » est sans doute la plus novatrice. À l'encontre de l'idée généralement reçue selon laquelle

tout aurait déjà été dit dans le champ de l'histoire politique, S. Morin décape allègrement une tradition historiographique largement périmée. Suivant une progression chronologique (« La participation d'Eudes au pouvoir ducal [1008-1047] » ; « L'ascension des comtes de Bretagne [1047-1136] » ; « Un lignage dans la tourmente [1136-1214] »), l'auteur démontre comment le comte Eudes et ses successeurs, issus de la famille des comtes de Rennes – à la tête de la Bretagne depuis la fin du x^e siècle – ont établi leur emprise sur une vaste principauté et comment leurs liens familiaux avec les ducs de Normandie leur ont permis d'acquérir de vastes domaines en Angleterre. La formation des comtés de Guingamp, Lamballe et de celui de Richmond, outre Manche, trouve des parallèles dans d'autres régions (Normandie, Flandre, Midi). La puissance de ces princes territoriaux qui culmine sous le principat d'Etienne (fin xi^e siècle-premier tiers du xii^e siècle), leur fournit l'occasion de s'impliquer dans les conflits politiques de l'Occident chrétien, jusqu'à ce que, à l'issue de l'affrontement entre Capétiens et Plantagenêts, le capétien Pierre Mauclerc récupère les terres d'Henri d'Avaugour. Ainsi, les Eudonides ne se distinguent pas de la haute noblesse du grand Ouest dont ils sont partie prenante. Quant à l'élite châtelaine et chevaleresque locale dont les recherches prosopographiques de S. Morin mettent en évidence les relations avec cette haute noblesse, il s'agit plutôt, par sa mobilité et la diversité de ses origines, d'« une noblesse de Bretagne » que d'une « noblesse bretonne », pour reprendre une heureuse formule de l'auteur.

La seconde partie de l'ouvrage analyse « l'emprise territoriale des comtes de Bretagne » en alternant les points de vue sur « l'enracinement du lignage comtal », « l'encadrement des hommes », « l'encadrement des âmes ». Au risque de redites, des recoupements s'imposent nécessairement entre ces chapitres, que l'on est conduit à effectuer au fil de la lecture. Paradoxalement, dans la mesure où S. Morin insiste, à juste titre, sur le « net rapprochement des pouvoirs temporel et spirituel » qui caractérise la période eudonide à un « moment où l'Église aspire à se libérer de l'emprise laïque » (p. 281), ce sont sans doute ces développements qui risquent de laisser le lecteur sur sa faim. Ils sont en outre susceptibles de provoquer « quelques réactions critiques », comme le présage le professeur Yves Sassier dans la préface élogieuse qu'il donne à l'ouvrage. En effet, S. Morin (p. 315) conclut, à l'encontre des conceptions imposées par A. de La Borderie, que l'enracinement des Eudonides en Bretagne septentrionale et la formation des comtés de Guingamp et de Lamballe sont indissociables de « l'affermissement des évêchés de Saint-Brieuc et Tréguier ». Toutefois, le traitement des sources hagiographiques relatives à ces diocèses suscite des réserves dont le signataire du présent compte rendu ne peut s'abstenir de faire état, dans la mesure où celles-ci posent des questions de méthode. La reprise des analyses par Hubert Guillotel du dossier de saint Tugdual aurait sans doute mérité davantage qu'une brève synthèse d'une seule page (p. 288). Surtout, la longue digression (p. 289-299) consacrée à la *Vita* de saint Brieuc (qui atteste d'une sympathique fidélité de S. Morin à la mémoire de son maître) pâtit d'une série d'approximations regrettables.

À l'occasion d'une intervention à la journée d'étude du CIRDOMOC de juillet 2003 à laquelle il avait associé son disciple (p. 289, note 48), Hubert Guillotel avait en effet avancé une de ces hypothèses « iconoclastes » dont il avait le secret. En bref, deux versions de la *Vita* de saint Briec proviennent de l'abbaye Saint-Serge d'Angers. Sur le plus ancien de ces manuscrits (Biblio. mun. Angers, ms. 814 - XI^e siècle), le nom du saint, sous la forme *Briomaglus*, a été remplacé par *Brioccius*, soit par grattage, soit (comme dans l'incipit, *fac simile*, p. 339) par suscription en interligne. En outre, l'adjectif *briocensis*, usité dans les actes de la pratique pour désigner le diocèse évoque divers toponymes dérivés du celtique *Briga*, « hauteur » (p. 289, note 48), notamment le *pagus briocensis* en Poitou (= Briançais ; chef-lieu Brioux-sur-Boutonne, aujourd'hui dans les Deux-Sèvres). Il serait donc séduisant d'en déduire qu'avec l'appui des Eudonides, les moines angevins ont falsifié une *Vita* primitive de saint *Briomaglus* pour forger une *Vita* de saint Briec dans l'intérêt de l'épiscopat briochin. Celui-ci, dans sa titulature, aurait procédé simultanément à la réinterprétation de l'adjectif *briocensis* comme dérivé de l'hagionyme *Brioccius*.

Le décès prématuré d'Hubert Guillotel en juin 2004 ne lui a pas permis de mettre en forme cet exposé en tenant compte des objections que celui-ci avait soulevées, soit pour nuancer ce point de vue, soit, du moins, pour les contrer. S. Morin relève vaillamment le gant¹. Mais c'est dans les notes qu'il faut aller chercher les données qui fragilisent l'argumentation. D'une part, l'auteur concède (p. 290, note 53) que *riocus* est une « possible forme hypocoristique » de *Briomaglus*. Briocus est invoqué dans les anciennes litanies bretonnes (X^e-XI^e siècles) et, de part à d'autre de la Manche, la toponymie implique l'équivalence entre Brioc et Brivael (= *Briomaglos*). D'autre part, S. Morin relève (p. 283, note 13) que dès 1024-1032, à l'occasion de la fondation de l'abbaye Saint-Georges de Rennes par Alain III, Adam, premier titulaire de l'évêché de Saint-Briec mentionné dans les sources, est déjà qualifié d'*episcopus Sancti Brioci* au même titre que d'*episcopus briociensis*. Il est donc pour le moins aventuré de placer sous l'épiscopat de Jean (entre 1109 et 1137), neveu du comte Étienne, le « glissement dans la titulature épiscopale » d'*episcopus briociensis* (« évêque de Brioux » [?]) à *episcopus Sancti Brioci* (« évêque de Saint-Briec »). Il est encore plus difficile de situer en 1128 (p. 298) l'époque où Jean commence à évoquer Saint-Briec. En effet, Jean se donne pour *episcopus sancti Briochi* dès mars 1109 dans une notice copiée au *Livre blanc de Saumur* alors qu'il fait étape à Saint-Florent, avec l'archevêque de Dol Baudri de Bourgueil, de retour de Rome (où ce dernier avait été chercher le *pallium*). Comme

¹ Voir aussi, MORIN, Stéphane, « Réflexion sur la réécriture de la Vie de saint Briec au XII^e siècle : *Briomaglus*, *Primaël* et *Brioccius* au temps de la réforme grégorienne », dans Joëlle QUAGHEBEUR, Sylvain SOLEIL (dir.), *Le pouvoir et la foi au Moyen Âge en Bretagne et dans l'Europe de l'Ouest. Mélanges en mémoire du professeur Hubert Guillotel*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2010, p. 243-259.

Jean vient d'être promu à l'épiscopat, il y a lieu de trouver dans cet acte une confirmation de ce que cette titulature lui est bien antérieure² ! André-Yves Bourges vient de montrer qu'à condition de prendre l'hypothèse avancée par Hubert Guillotel à « contrepied », celle-ci récupérerait toute sa fécondité. Afin de légitimer par antériorité la fondation de l'évêché de Saint-Brieuc, l'adjectif *briocensis* formé sur l'hypocoristique du nom du saint aurait été, « sans véritable succès », rapproché de l'adjectif toponymique identique qui qualifiait le *pagus* poitevin³.

Évidemment, cela ne remet pas davantage en cause que dans le cas du diocèse de Tréguier l'argumentation de S. Morin axée sur le caractère artificiel de ces légendes tardives de fondation. Les lacunes documentaires ont aussi compliqué la tâche de ce chercheur en ce qui concerne les restaurations monastiques. La thèse (plus que trentenaire) d'André Dufief avait défriché le terrain sur le rôle joué par les Eudonides dans l'essor des abbayes cisterciennes du XII^e siècle. Mais la rareté des archives relatives aux fondations de prieurés du siècle précédent constitue un obstacle difficile à surmonter. Tout en rappelant, à la suite de Daniel Pichot que « la création d'un prieuré était à la portée de la plupart des seigneurs châtelains », (p. 300), l'auteur n'est ici en mesure d'approfondir qu'une seule étude de cas concernant le prieuré castral de Lamballe, concédé à Marmoutier par Geoffroy Boterel. À ce sujet, quelques lignes évoquent (p. 305), brièvement à titre de comparaison, le prieuré rural de Pleubian, fondé au bénéfice de Saint-Georges de Rennes par Alain III et son frère. Étant donnée la place dévolue judicieusement par S. Morin à cette abbaye féminine dans la stratégie comtale, ce prieuré n'aurait-il pas pu faire l'objet de davantage d'attention, à partir des réflexions de D. Pichot (*Le Village éclaté. Habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 305-306) que l'auteur utilise par ailleurs ? On pourrait aussi s'étonner de ne pas relever ici (non plus que dans la bibliographie) mention du numéro spécial des *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 113/3 (2006), intitulé *Prieurés et société au Moyen Âge*, dont les interrogations auraient pu inspirer l'auteur, notamment l'article d'Étienne Mathieu (p. 97-98) sur « La naissance des prieurés de l'abbaye féminine Saint-Georges de Rennes (1024-1047) ».

Il serait cependant désobligeant de se focaliser sur ces critiques ponctuelles qui reflètent surtout la difficulté de l'entreprise. La richesse de ce travail tient

² LE HUËROU, Armelle, « L'*archiepiscopus Dolensis* au début du XII^e s. Esquisse d'un catalogue des Actes de Baudri, archevêque de Dol (1107-1130) », dans Joëlle QUAGHEBEUR, Sylvain SOLEIL (dir.), *Le pouvoir et la foi au Moyen Âge...*, op. cit., p. 270-271. Version préparatoire consultable en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00461308/fr/>. Voir aussi : LE HUËROU, Armelle, *Baudri, archevêque de Dol et hagiographie (1107-1138). Edition, traduction, commentaire de quatre textes hagiographiques en prose*, dactyl., thèse, université de Rennes 2, 2006, p. 656-657.

³ BOURGÈS, André-Yves, « Une construction idéologique au XI^e siècle : les origines du réseau des évêchés de Bretagne ». En ligne sur le Blog *Hagio-historiographie médiévale* (consulté le 8 jan. 2011) : http://andreyvesbourges.blogspot.com/2010/12/une-construction-ideologique-au-xie_25.html.

précisément, comme le fait ressortir le professeur Y. Sassier dans la préface, à ce qu'il aborde des sujets toujours controversés comme la « mutation de l'an Mil », l'enracinement châtelain ou le rôle des structures ecclésiastiques dans le façonnement du paysage castral. L'éclairage porté sur les connexions entre ces Eudonides qui s'intitulent « comtes de Bretagne » et la haute noblesse d'Occident interdit dorénavant d'opposer une Bretagne méridionale, proche de la Loire, supposée « ouverte aux influences extérieures », et une Bretagne septentrionale considérée comme « davantage refermée sur elle-même ». Enfin, et ce n'est peut-être pas son moindre mérite, nourri d'analyses prosopographiques et d'enquêtes généalogiques (avec la part d'hypothèses inévitable que cela suppose), le travail de Stéphane Morin rendra par ailleurs aux érudits de grands services qui justifient amplement le soutien apporté à cet ouvrage par la Société d'émulation des Côtes-d'Armor.

Bernard MERDRIGNAC

Jean-Bernard VIVET (dir.), *Métallurgie médiévale et forêt en prélude aux « grandes forges » de Paimpont (Ille-et-Vilaine)*, Centre régional d'Archéologie d'Alet, 2009, 221 p.

L'ouvrage concerne surtout les grandes communes de Paimpont et Plélan. C'est là une région où le minerai de fer est très présent, soit interstratifié dans les grès, soit présent dans des formations superficielles du Tertiaire, ces dernières ayant été les plus exploitées. Chacun connaît les grandes forges de Paimpont dont les hauts-fourneaux fonctionnèrent sous l'Ancien Régime. On sait moins que celles-ci prirent la suite d'une métallurgie en bas-fourneaux encore appelés « grosses forges ». Il en reste de très nombreux sites à scories que l'on nomme ferriers, ainsi que des minières d'extraction. Dès les années 1980 ont commencé des prospections systématiques qui ont amené Jean-Bernard Vivet à mener de nombreuses opérations de fouille. Il a ainsi pu montrer que la métallurgie du fer par réduction directe commença dès le Hallstatt (Bois-Jacob), continua à la Tène moyenne (Le Perray, les Glyorels), à l'époque gallo-romaine (Couedouan), et pendant le haut Moyen Âge (Bois-Jacob). Restaient à explorer les volumineux ferriers à scories légères dites spongieuses, visibles en divers sites et à montrer qu'ils datent du Moyen Âge central et du bas Moyen Âge. Les opérations menées sur ces sites et les études archéologiques ou historiques parallèles constituent l'essentiel de cette publication coordonnée par J.-B. Vivet.

La première contribution porte sur les sources écrites des XIV^e et XV^e siècles. Elle est due à C. Herbault qui reprend ici des études d'archives et de thèse arrêtées en 1988. On y voit que dans les comptes de la seigneurie de Montfort, au début du XV^e siècle, cinq forges grossières payaient un affouage dans le massif. La promulgation en 1467 des « usements et coutumes de la forêt de Brécélien » peut avoir